

U : (ne faire qu') un

On ne se rappelle pas quand la caisse en carton épais gris foncé a disparu pour faire place à l'armoire en chêne clair. La caisse, qui, en réalité, était un carton, mais assez grand pour mériter le nom de caisse, était malgré tout devenue trop petite. Les jouets débordaient. Il n'était pas souhaitable que les jouets se répandent, traînent sur le tapis, s'y étalent comme autant de signes indiscrets et colorés de présence enfantine. En ce temps-là, les enfants demeuraient à leur place. Le désordre se cantonnait à l'intérieur de la caisse, puis de l'armoire, là, c'était l'affaire des enfants, si leurs jouets, entassés n'importe comment et écrasés par la porte de l'armoire maintenue à grand-peine fermée avec le genou pendant qu'on en tournait la clé, s'abîmaient, ça leur apprenait. Et, de fait, quand on ouvrait la porte de l'armoire, ça déferlait, un flux brutal de figurines partiellement estropiées, Indiens,

gladiateurs, chevaliers arrêtés dans des poses belliqueuses et basculant pêle-mêle les uns sur les autres, colts en plastique trois fois plus gros qu'eux, masques de carnaval, épées en plastique souple courbées et repliées pour entrer et qui brusquement se détendaient en vous sautant à la figure, tout giclait, l'armoire révélant et dégorgeant dans un spasme sauvage le fatras bigarré dont elle avait été bourrée à la va comme je te pousse.

C'était comme le corps. On l'avait découvert avec effroi, en leçon de choses, telle l'armoire derrière sa porte, prête à exploser mais n'en laissant rien paraître et dérochant d'un air innocent le méli-mélo qu'elle abritait sous le chêne clair, le corps, lisse et d'une seule coulée à l'extérieur, cachait en fait toute une imbrication d'organes contournés et multicolores. Cavités, conduits, tuyaux en nid de serpents, blocs roses, rouges ou violacés palpitant les uns sur les autres, qui l'aurait cru. Le corps, gainé de la tête au pied d'une seule peau, cachait bien son jeu.

Il valait mieux. Quand le corps montrait ce qu'il cachait, c'est qu'il allait mal. Le mal, c'était un dérangement, un organe mal rangé qui manifestait son inconfort, et certainement aurait fini par s'expulser lui-même si quelqu'un n'était pas intervenu sans tarder. Exemple, l'appendice. L'appendice était l'exemple type de tous les problèmes qui risquaient de surgir à chaque instant avec le corps. On oubliait ces problèmes, on n'y pensait plus, on était là, insouciant et d'un seul

tenant, quand soudain une douleur fulgurante vous rappelait quelle vie furieuse, grouillante et contradictoire se poursuivait sous votre apparente continuité. Un composant du corps se mettait à faire des siennes, comme un jouet mal placé risquant de faire péter avec pertes et fracas la porte de l'armoire, il n'y avait pas à tergiverser, il fallait ouvrir cette porte, sortir de là ce jouet, pour l'appendice il n'y avait qu'une seule solution, l'amputation. On rêvait d'être chirurgien afin de la pratiquer. Penché, un bistouri en plastique à la main, sur un ours, on s'imaginait plongeant comme en se jouant des mains gantées de caoutchouc parmi les tours et les détours sanguinolents et palpitants du corps des autres, ç'aurait été la meilleure garantie que son corps personnel n'était pas concerné. Pour la même raison, les histoires qu'on se racontait en trépignant seul dans sa chambre consistaient pour l'essentiel en scènes d'éviscération, de massacre en général mais d'éviscération par-dessus tout, le membre tranché d'un coup de sabre, le cœur perforé, le crâne fendu jusqu'au menton n'étaient que hors-d'œuvre, travaux d'approche, l'acmé du récit, c'était l'ouverture de l'abdomen et le ruissellement des entrailles en apothéose pourpre et bleuâtre. Leurs entrailles. Les entrailles du héros restaient quant à elles sous son armure, son pourpoint et sa peau, sans parler des nôtres. Toutes ces entrailles de félons, qui s'écoulaient jour après jour comme d'une source intarissable dans nos récits, garantissaient obscurément que nos entrailles restaient bouclées et comprimées à l'intérieur de notre personne, nos corps caverneux se tenaient à carreau et formaient un seul bloc compact dans le silence de notre corps.

C'était comme pour les pensées. Il n'aurait pas fallu qu'elles se mettent à jaillir sous forme de paroles n'importe comment, chacune pour soi, car, dans le nombre, il y aurait eu, on le savait bien, des pensées dont on n'aurait pas voulu qu'elles soient les nôtres, on abritait, on en était bien conscient, sous ce qu'on pensait officiellement, toutes sortes de pensées, empilées au fond de notre pensée et dont on n'était même pas sûr qu'elles nous appartiennent. Des tas de pensées hétérogènes et sans rien à voir avec nous reposaient en nous, il n'aurait pas fallu qu'à la manière d'un appendice congestionné elles pointent soudain, sous forme de paroles, à nos lèvres en bourgeonnement répugnant, crapaud clouté de pustules, long tuyau musculeux d'un reptile noir. Il n'aurait même pas fallu que ces pensées se fassent jour sous forme de pensées. Certaines pensées devaient rester mêlées et embrouillées au fond de nous, bien tassées sous notre pensée authentique, qu'on se figurait comme une sorte de pâte sans grumeaux, d'un blanc régulier et paisible. Le mal était une idée discordante et biscornue perçant cette couche lisse et blanche, pour venir se tortiller indécement au premier plan.

C'était comme pour sa personne en général. On l'avait bien vu pendant les vacances en Vendée. Dans la maisonnette, il y avait deux pièces d'un côté, une de l'autre, la chambre de notre sœur, qui nous attirait pour deux raisons, le loquet, qu'elle était seule à avoir, et la fenêtre relativement peu élevée par rapport au sol. Dans cette

chambre, on pouvait à la fois s'enfermer et s'évader, sauter par la fenêtre peu élevée, faire le tour de la maison et venir triompher devant la famille surprise, qui vous avait vu disparaître par une autre porte. On avait longuement rêvé sur ces deux possibilités, qui évidemment, dans notre esprit étaient déconnectées l'une de l'autre, on pouvait *d'une part* s'enfermer, *de l'autre* sauter, mais qui, fatalement, devaient finir par se connecter, être enfermé, par soi ou par quelqu'un d'autre, c'était secondaire, donc s'évader, pareil à nos héros, lesquels, ayant descélé les barreaux de leur fenêtre comme qui s'amuse, se lançaient dans le vide et tombaient sur la selle du cheval attaché droit au pied de la tour. Et voilà comment j'ai sauté par la fenêtre en oubliant de rouvrir le loquet. J'ai su que je l'avais oublié au moment précis où je sautais, comme je me laissais tomber, léger et extatique, dans l'air tiède quoique humide de la Vendée, une bouffée d'angoisse est venue annuler l'extase et foutre intégralement en l'air le saut à l'instant de son accomplissement. Ah, si j'avais pu me rembobiner. Remonter vers la seconde précédente, ne plus être là, seul, au pied de la fenêtre, expulsé de la maisonnette comme un corps étranger superfétatoire et incongru, voilà ce que c'est de vouloir faire le mariolle. Si j'avais pu remonter en moi-même avant l'instant où je m'étais oublié, débordé, laissé filer, ah, revenir à soi, c'est-à-dire à la chambre de sa sœur, déjà, qu'est-ce que je faisais dans la chambre de ma sœur, mais si au moins j'avais pu m'y trouver comme avant, ça m'aurait permis de tirer le loquet et après, si j'y tenais toujours, de sauter en parfait accord avec moi-même. En fait de triomphe familial,

il n'y avait plus qu'à aller chercher une chaise en catimini, l'escalader, espérer repasser le bord de la fenêtre, aller discrètement tirer le loquet puis redescendre par le même moyen et tout remettre en place en tâchant de ne pas se faire pincer. Tout effacer, résorber d'urgence l'événement déplacé.

Moralité, mieux valait sans doute ne laisser ni ses pensées se distraire ni son corps tomber par les fenêtres sans réfléchir, comme un turbulent avatar. Rester toujours concentré sur soi-même, ne faire qu'un et se contenter de se jeter dans le vide ou de prodiguer les entrailles en imagination, c'était l'idéal. Le faire en imagination garantissait que rien ne risquait de se produire en fait, de plus, ce n'étaient même pas ses entrailles et d'ailleurs ce n'était pas soi qui éventrait ni qui sautait, mais Tarzan, d'un baobab à l'autre, ou le preux de service. Et ne rien faire en réalité permettait aussi de tout faire sous ces traits d'emprunt, on pouvait y aller, l'esprit libre, sans avoir à garder en permanence un œil sur soi et sur ses abattis. Être carrément complètement quelqu'un d'autre, Tarzan, Zorro, Ivanhoé, Kit Karson, être un dans les faits permettait d'être tout le monde par ailleurs, de se laisser traîner et galoper partout sans souci, et inversement. Plus on s'imaginait être de personnes, plus on était soi, dense et plein. Dans son corps lisse et clos ses pensées dormaient, bien gardées.

Pierre Ahnne